

Sommaire

Et le Japon devint moderne...

Présentation	275
ÔE Kenzaburô : La thématique de Shiki	276
Emmanuel LOZERAND : Histoire du commun, histoire de la différence 290 Michael Lucken, Nakai Masakazu. <i>Naissance de la théorie critique au Japon</i> Pierre-François Souyri, <i>Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon aujourd'hui</i>	
Anne-Marie THIESSE : Une modernité à soi. Identifier la nation japonaise 301 Morvan Perroncel, <i>Le Moment nipponiste (1888-1897). Nation et démocratie à l'ère Meiji</i>	
Paul-André ROSENAL : Vu du Japon. L'avènement de l'État social au XX ^e siècle 311 Bernard Thomann, <i>La Naissance de l'État social japonais. Biopolitique, travail et citoyenneté dans le Japon impérial</i>	
Michael LUCKEN : Le cinéma-sismographe des années 1960 325 Mathieu Capel, <i>Évasion du Japon. Cinéma japonais des années 1960</i>	
*	
Stéphane ZÉKIAN : Portrait de l'historien en aiguilleur du temps 334 Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, <i>Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus</i>	
David ZAPERO : Le sens du réalisme 349 Jocelyn Benoist, <i>Logique du phénomène</i>	
*	
NOTE	
Andrei MINZETANU : Ergonomie du corps savant 364 Françoise Waquet, <i>L'Ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI^e-XX^e siècles</i>	
*	
Les auteurs	368

AVRIL 2017

TOME LXXIII - N° 839

publication mensuelle

soixante-dixième année

CRITIQUE

Revue générale des publications françaises et étrangères

Anciens directeurs

GEORGES BATAILLE, JEAN PIEL

Comité d'honneur

MAURICE BLANCHOT (†), YVES BONNEFOY (†), MICHEL DEGUY,
JACQUES DERRIDA (†), MICHEL SERRES, JEAN STAROBINSKI.

Directeur

PHILIPPE ROGER

Conseil de rédaction

MARC AUGÉ, FRANÇOISE BALIBAR, PIERRE BIRNBAUM,
DANIÈLE COHN, ANTOINE COMPAGNON, PEDRO CORDOBA,
VINCENT DEBAENE, ÉLIE DURING, YVES HERSANT, THIERRY HOQUET,
LAURENT JEANPIERRE, ALAIN DE LIBERA, MARIELE MACÉ.

Comité de lecture international

BACHIR DIAGNE (New York), MAURIZIO FERRARIS (Turin),
ELENA GALTSOVA (Moscou), SUDHIR HAZAREESINGH (Oxford),
PAULIN J. HOUNTONDI (Cotonou), ALICE KAPLAN (New Haven),
JOACHIM KÜPPER (Berlin), PATRIZIA LOMBARDO (Genève), YOSHIKAZU
NAKAJI (Tokyo), GUADALUPE NETTEL (Mexico), THOMAS PAVEL (Chicago).

Secrétaire de rédaction

LANWENN HUON

7, rue Bernard-Palissy – 75006 Paris

Fax : 01 44 39 39 23 – Tél. : 01 44 39 36 17 – critique@wanadoo.fr

Diffusion : Les Éditions de Minuit

Les auteurs développent librement une opinion qui n'engage qu'eux-mêmes.

Histoire du commun, histoire de la différence

Michael Lucken
Nakai Masakazu
*Naissance de la
théorie critique au Japon*

Dijon, Les Presses du réel,
coll. «Délashiné», 2015, 261 p.

Pierre-François Souyri
**Moderne sans être
occidentale**
*Aux origines du
Japon aujourd'hui*

Paris, Gallimard,
coll. «Bibliothèque des histoires»,
2016, 496 p.

Des bateaux noirs. L'image des cuirassés à vapeur du commodore Matthew Perry, jetant l'ancre à l'entrée de la baie de Tôkyô le 8 juillet 1853, demeure sans doute dans les mémoires comme le symbole de l'ouverture du Japon au monde. On connaît moins le voyage d'un autre commodore : après avoir négocié avec la Chine le traité de Wangxia en juillet 1844, James Biddle se dirigea vers le Japon d'où il fut éconduit sans ménagement, essuyant au passage un coup de sabre sans gravité. L'épisode semble avoir choqué l'opinion américaine dont le plénipotentiaire suisse Aimé Humbert résume ainsi l'état d'esprit :

Il ne devait pas être permis à cet empire de braver plus longtemps le monde civilisé. Après tout, l'indépendance d'une nation ne saurait être absolue [...]. L'obstacle que le Japon oppose au développement pacifique du commerce américain dans le Grand Océan n'a pas de raison d'être, ne peut se justifier. L'Amérique doit à sa dignité d'intervenir énergiquement¹.

1. A. Humbert, *Le Japon illustré*, 2 vol., Paris, Librairie Hachette et Cie, 1870.

La décision du président Fillmore de confier à Perry mission de forcer, par l'intimidation technologique et militaire, l'intégration du Japon à l'espace économique mondial entraîna un nouage complexe de plusieurs dynamiques historiques.

La première, la plus difficile à apprécier, c'est celle du mouvement interne de la société japonaise. En effet, le Japon de l'époque d'Edo n'avait rien d'endormi, ni d'immobile, n'en déplaise à des futurologues ignorants. C'était à de nombreux égards un pays hautement développé, en termes d'éducation, de pensée critique², d'urbanisation, voire d'économie puisqu'il connaissait une «révolution industrielle» (Hayami Akira) proto-capitaliste. Ce mouvement, à vrai dire, n'était pas strictement interne, car le Japon était inscrit dans des réseaux d'échanges, mais il manifestait une certaine autonomie par rapport aux évolutions du reste du monde.

La seconde dynamique, c'est évidemment celle du développement occidental, avec ses traits caractéristiques, et en particulier une volonté impérialiste qui n'acceptait pas que des zones du globe demeuraient en dehors de l'ordre imposé par une poignée de grandes puissances. Il y avait là une dissymétrie, un déséquilibre des forces, et d'une certaine manière les cuirassés de Perry ont effectivement entraîné le Japon dans leur sillage. Il est difficile en effet d'imaginer ce qu'il serait advenu de l'archipel si ce dernier n'avait pas subi l'agression américaine, ou si l'Occident n'avait pas du tout existé.

On a longtemps présenté l'histoire du Japon à partir du milieu du XIX^e siècle comme celle d'une occidentalisation. Ce n'est pas totalement faux. Mais faute de réfléchir à ce que signifie justement cette «occidentalisation», le risque est grand de commettre deux contresens. Le premier serait d'imaginer un phénomène de diffusion spontanée ; le second, de croire à un pur mimétisme, qui ferait des Japonais les clones – nécessairement imparfaits – du modèle dominant. Or le Japon, bien que dominé, a été un acteur de son histoire, avec ses ressources, sa stratégie, ses pratiques, ses objectifs particuliers ; et, tout en s'intégrant fortement aux

2. Voir O. Ansart, *Une modernité indigène*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

échanges internationaux, dans tous les domaines il a inventé des formes spécifiques.

On peine à penser, voire à nommer, cette énergie plastique. On n'y voit souvent qu'une simple juxtaposition de modernité et de tradition, tour à tour admirée ou méprisée, alors que le Japon de l'époque s'est en réalité livré à un immense travail de *traduction*, d'appropriation et de réinterprétation, d'éléments essentiels de la culture occidentale, qu'il a décidé de faire siens (le «whisky japonais» en offre un exemple anecdotique mais éclairant); mais aussi à une reconfiguration de ses héritages: il faut être bien naïf pour croire que le *haiku*, le zen ou le *bushidô*³ du xx^e siècle seraient les témoins inaltérés d'une tradition immémoriale, ou d'une essence japonaise, alors qu'ils ont été entièrement repensés et recomposés à l'intérieur du nouvel horizon historique, de manière à fabriquer du national. Le Japon moderne est certes *hybride*, au sens où il est le fruit de la rencontre de deux dynamiques séparées, mais il est tout aussi bien *japonais* puisqu'il a su fabriquer des formes originales, et *moderne*, car ces formes prennent sens au regard d'une histoire mondiale dont il est partie prenante.

Loin d'être un monde éternel, déterminé par sa culture, sa tradition, ou sa race, on mesure au contraire à quel point il appartient à une zone tectonique sensible de l'histoire du monde, soumis comme il l'a été à la pression des puissances occidentales, mais les ayant aussi rejointes pour étendre sa propre domination. Afin d'avancer dans la compréhension de ces processus, il faut arracher le Japon à son exotisme et le réintégrer dans notre histoire commune, condition indispensable pour pouvoir penser finement sa différence. C'est ce à quoi nous invitent Pierre-François Souyri et Michael Lucken dans deux livres, différents dans leur projet et leur forme, mais remarquablement complémentaires.

*

*Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon aujourd'hui*⁴ s'intéresse à certains des débats, essentiellement

3. Voir O. Benesch, *Inventing the Way of Samurai*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

4. Titre désormais abrégé *MO*.

sociaux et politiques, qui occupèrent les Japonais des années 1850 à 1910.

Souyri choisit de privilégier «quelques balises qui paraissent jaloner le cheminement de ce pays, des thèmes qui semblent appartenir au mouvement général de nos sociétés occidentales, mais aussi de la société japonaise» (*MO*, p. 29), et il laisse de côté d'autres aspects comme la religion, les arts, les sciences ou les mœurs. Au fil de sept chapitres équilibrés, il suit un itinéraire essentiellement thématique.

Dans «La tentation de l'Occident», il montre comment, dans les années 1870, le Japon s'appropriä certains éléments par les voyages et la traduction. Il explique aussi comment se créa un espace public de discussion et comment apparut une conception nouvelle de l'histoire du pays.

Avec «Le goût de la liberté», on suit le «cheminement chaotique» des «déçus de Meiji», les révoltes des guerriers, puis l'histoire du mouvement pour la liberté et les droits du peuple qui amena en 1889 à la mise en place d'une Constitution, objet japonais et moderne, complexe s'il en est.

«Un peuple, une nation, une culture» est tourné vers les débats idéologiques de la fin des années 1880. Souyri oppose un courant «plébéien et démocrate», celui de Tokutomi Sohō et de la revue *L'Ami du peuple*, à la tendance «clairement nationaliste» de Kuga Katsunan et du journal *Nihon*⁵ (peut-être serait-il plus juste de dire qu'ils étaient tous deux nationalistes et démocrates, mais pas de la même manière). Il accorde une place particulière au mouvement de réévaluation du «génie national» japonais.

Les débats tranchés sur les rapports du Japon à ses voisins occupent le chapitre «Que faire de l'Asie?». Ils opposent, et de plus en plus avec la guerre sino-japonaise de 1894-1895, ceux qui voudraient «quitter l'Asie» à ceux qui, à l'inverse, font du continent un horizon historique⁶.

Souyri décrit ensuite la mise en place d'un «nationalisme mystique d'État», ce que les Japonais appellent *tennōsei*, le «système impérial», qui impliqua l'élaboration d'une

5. Voir, dans le présent numéro, l'article d'Anne-Marie Thiesse sur l'ouvrage de Morvan Perroncel.

6. P. Souyri (éd.), *Japon colonial 1880-1930. Les voix de la dis-sension*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

idéologie adaptée ainsi qu'un certain usage de la Constitution. Il ne néglige pas de présenter également ceux qui contestèrent cette « tennocratie ».

« Devant l'injustice » est d'abord consacré aux drames engendrés par la nouvelle économie industrielle, aux désastres écologiques de la mine de cuivre d'Ashio, à la société des bas-fonds ou à la « tragique histoire des ouvrières ». Après un écart un peu inattendu pour présenter l'idéologie de la « bonne épouse mère avisée », le chapitre relate le début des luttes féministes.

« Le capital en question » décrit l'émergence de la question sociale⁷, la naissance du mouvement ouvrier et des partis de gauche, puis le développement d'une critique de l'impérialisme alors même que le Japon a remporté la guerre contre la Russie en 1905, avant de s'achever sur l'évocation de la triste « affaire du crime de lèse-majesté » qui aboutit, en 1911, à l'exécution de douze militants socialistes et anarchistes accusés d'avoir comploté contre la vie de l'Empereur.

Moderne sans être occidental – ouvrage aussi hybride que les sujets dont il traite – tient donc du manuel, de la synthèse et de l'essai. Il expose avec pédagogie des données élémentaires de l'histoire japonaise, souvent bien connues des spécialistes, mais encore trop ignorées des lecteurs français. Appuyé sur une belle bibliographie, il présente une part des nombreux travaux rédigés en japonais, en anglais, mais aussi en français, depuis vingt à trente ans. Auteur d'une *Nouvelle histoire du Japon* (Perrin, 2010), Souyri est un fin connaisseur de cette littérature savante.

Mais l'ouvrage est avant tout un essai sur la modernité japonaise, un effort pour en définir certains traits. Son auteur avance trois thèses :

- Le Japon moderne est préoccupé par des thèmes et des problèmes similaires à ceux qui prévalent en Occident à la même époque, comme « la création d'un État-nation, l'industrialisation, la naissance d'une société et d'une culture de masse ». C'est donc, suggère Souyri non sans provocation, un « pays ordinaire » (*MO*, p. 18).
- Il n'y a pas de décalage chronologique entre le Japon et

7. Voir dans le présent numéro l'article de Paul-André Rosental sur le livre de Bernard Thomann.

l'Occident, le premier n'est « ni en retard, ni décalé » ; il est même parfois « en avance ».

- Le Japon aborde parfois ces questions avec des références chinoises ou autochtones. Sa trajectoire est donc singulière, sur certains aspects elle a ses contours propres.

L'analyse, juste, pourrait être approfondie, sur la question des rythmes par exemple, grâce à une comparaison plus fine avec d'autres pays, ou en renonçant au schéma commode, mais sommaire, d'une « alternance cyclique » entre moments d'occidentalisation et moments de retour aux sources. Au-delà du repérage de références « chinoises » ou « autochtones », on pourrait s'interroger plus avant sur l'origine des ressources mobilisées (vocabulaire ? concepts ? raisonnements ? modes de pensée ?), sur la manière dont elles le sont, ainsi que sur la nature de ces hybrides, autrement dit sur la spécificité de cette modernité japonaise par rapport aux *multiple modernities* chères à Shmuel Eisenstadt⁸. On pourrait aussi souhaiter une analyse un peu plus concrète de ces débats d'idées, une prise en compte plus précise de leurs supports. Le journal *Nihon*, par exemple, ne fut pas la « caisse de résonance » de la réforme du *haiku* menée par Masaoka Shiki, mais son instrument même.

Une autre ambition du livre de Souyri est de mettre en valeur la dimension conflictuelle de l'histoire japonaise, souvent dissimulée derrière la fiction d'une société naturellement harmonieuse. L'ouvrage montre ainsi quelques-unes des contradictions puissantes auxquelles fit face le Japon moderne, comme celle, politiquement essentielle, entre droits de l'État et droits du peuple. Il met en valeur une culture du refus, de la critique, de la résistance, venant de diverses couches de la société⁹, qui put s'exercer à l'intérieur du système (dans les années 1880), ou pour le détruire (à partir des années 1900). Souyri définit finalement la modernité du Japon par sa « capacité à faire entendre les différends qu'elle suscite » (*MO*, p. 447). Il précise : « Les contradictions

8. S. Eisenstadt, « Multiple modernities », *Daedalus*, vol. 129, n° 1, hiver 2000, p. 1-29.

9. Katsumata S., *Ikki. Coalitions, ligues et révoltes dans le Japon d'autrefois*, trad. P.-F. Souyri, CNRS Éditions, 2011.

du Japon moderne ne sont plus les conséquences de restes de féodalisme, mais le fait de la modernité en tant que telle» (MO, p. 19).

Un corollaire de cette attention portée aux tensions de l'histoire, c'est le souci manifesté pour ses acteurs, les femmes et les hommes qui l'ont faite. Un des charmes du livre tient à la série de portraits qu'il propose, à commencer sans doute par celui de Tanaka Shôzô qui s'engagea sans relâche en faveur des paysans, victimes de la pollution au cuivre des mines d'Ashio. Mais il faudrait en énumérer d'autres : Yokoyama Gennosuke, Yamakawa Kikue, Ueki Emori, Nakae Chômin, Kita Ikki, Hiratsuka Raichô... Faut-il les oublier «parce qu'à prononcer leurs noms sont difficiles» ?

*

Si *Moderne sans être occidental* se concentre sur les années 1850-1910, on y trouve parfois des sauts chronologiques un peu étonnants, vers les années de guerre par exemple, comme si certaines idées de l'ère Meiji avaient «objectivement servi» à préparer la suite. Ce sentiment est d'ailleurs renforcé par le choix de clore l'ouvrage sur l'exécution de Kôtoku Shûsui et de ses compagnons, signe d'une «tentation totalitaire de l'État japonais», dont on sait ce qu'elle a signifié par la suite. Mais est-il suffisant de pointer continuités et similitudes ? Ne vaut-il pas mieux mettre en valeur le jeu des forces qui ont permis que s'actualise une potentialité, ou que, dans une configuration donnée, on recoure à des idées ou raisonnements anciens ?

Parce qu'il est centré sur la période 1910-1950, et tout particulièrement sur les années 1920-1930, l'ouvrage de Michael Lucken vient heureusement compléter celui de Souyri. *Nakai Masakazu. Naissance de la théorie critique au Japon*¹⁰ se présente comme une monographie consacrée à un intellectuel japonais important du xx^e siècle, presque totalement inconnu en France (et dans le monde occidental). En tant que tel, cela devrait suffire pour retenir l'attention. Il n'existe en effet en français qu'un nombre très restreint de biographies d'hommes et de femmes japonais en général,

de penseurs en particulier. Mais le point le plus important est que cet auteur, par sa pensée comme par son comportement, se distingue nettement de ceux dont le nom est un peu plus connu en Occident, comme Nishida Kitarô ou Watsuji Tetsurô.

Nakai Masakazu n'est pas le penseur d'une quelconque japonité, l'inventeur d'une logique alternative. Il est un analyste du monde moderne, du rapport de l'homme aux objets et à la technique, du développement des médias, du sport, du cinéma, de la politique, de l'histoire. C'est un matérialiste, en dialogue constant avec Kant, Marx, Lénine ou Cassirer, que l'on a irrésistiblement envie, à plusieurs égards, de rapprocher de Walter Benjamin. Il a élaboré une théorie du reflet, de la transposition, qui refuse «la profondeur entendue comme hypostase du réel» (NM, p. 93).

Mais la dimension biographique a aussi valeur méthodologique. Lucken revendique une «forme d'adhérence au réel plus grande que dans une étude thématique qui ne dépend que de sa propre logique» (NM, p. 14). Il ponctue ses analyses de gros plans suggestifs sur la pratique de l'aviron du jeune Nakai, bob sur la tête, par exemple, ou sur le changement de perception de la ville de Kyôto après le tremblement de terre de Tôkyô en 1923.

Son idée cependant est bien d'utiliser l'œuvre de Nakai comme un «guide» pour «présenter de manière dynamique, vivante et contrastée» les «lignes de force de la pensée japonaise» (NM, p. 11). Comme Souyri, Lucken campe le portrait d'intellectuels essentiels, tels Abe Jirô, Kurata Hyakuzô (pour qui, on l'a bien oublié, Romain Rolland avait la plus grande admiration), Kamei Katsuichirô ou Nakano Shigeharu.

Le propos se développe en trois parties, suivant un fil biographique. La première a un titre limpide : «Une critique du romantisme». Elle est essentielle. Après avoir exposé le rapport du jeune Nakai au bouddhisme réformé de la Véritable école de la Terre pure, Lucken dresse un panorama du «souffle mystique» qui séduisit la jeunesse des années 1910, décrites comme une ère de doute et d'aspiration à une spiritualité individuelle. Il expose ensuite les deux grands moments de poussée romantique au Japon, celui des années 1890, mais surtout celui des années 1930, à la recherche d'une vraie vie face au sentiment de mutilation du

10. Titre désormais abrégé NM.

monde produit par la matérialisation et la pensée critique. Des réponses furent alors cherchées dans les thèmes du voyage, de la fascination de la mort, ou dans des discours orientaux ou bouddhiques.

Dans un dialogue constant avec la pensée allemande, dont on mesure avec stupéfaction à quel point elle était traduite et connue dans le Japon d'avant-guerre (bien plus que dans la plupart des pays européens de l'époque), Nakai s'oppose à ce qu'il appelle la «logique du sang», c'est-à-dire au racialisme scientifique bien sûr, qui eut une certaine existence au Japon, mais surtout à toute forme de raisonnement qui introduirait une rupture dans la continuité du monde en faisant intervenir des forces extérieures. Plus largement, il rejette fermement tous ces modes de pensée romantiques.

Avec «Pour un espace vivant», Lucken montre comment la question de la spatialité prit une place centrale dans les débats des années 1920 et 1930. Watsuji tenta ainsi de conceptualiser une japonité spécifique «des climats et des terroirs» avec son trop célèbre *Fûdo*¹¹; Bruno Taut «inventa» la beauté fonctionnelle de villa Katsura; il contribua, avec d'autres, à promouvoir une esthétique zen, «typiquement japonaise», faite de sobriété et d'ouverture, en parfaite consonance avec les idéaux du modernisme architectural; c'est à cette époque encore que se conceptualisa la «logique du MA» qui deviendra si célèbre à la suite de l'exposition proposée par Isozaki Araki à Paris en 1978¹².

Nakai oppose à ces conceptions sa «logique des comités» où il critique les conceptions universalistes et fermées. Chez lui, rien n'existe que «dans le mouvement infini du va-et-vient des relations internes du monde» (NM, p. 127). Il poursuivra sa réflexion en l'appliquant au langage cinématographique, conçu comme «espace-coupe», ainsi qu'en développant

11. Watsuji T., *Fûdo, le milieu humain*, com. et trad. A. Berque, Paris, CNRS Éditions, 2011. L'ouvrage constitue un des ancrages théoriques essentiels de l'entreprise mésologique de Berque.

12. Le terme *ma*, distance, intervalle, fut transformé en un «concept esthétique japonais», chargé de désigner la mise en tension d'éléments hétérogènes. Il séduisit Roland Barthes. Voir M. Lucken, «Les limites du *ma*: retour à l'émergence d'un concept "japonais"», *Nouvelle revue d'esthétique*, n° 13, PUF, 2014, p. 45-67.

une théorie critique de l'aliénation face à la standardisation croissante des individus comparés à des «aiguilles de phonographe».

Les engagements concrets de Nakai, pendant et après la guerre¹³, sont enfin mis en lumière dans «Rebondir à la défaite». Il fut arrêté en 1937, soumis à une rééducation sophistiquée, amené à un retournement idéologique en faveur du régime. Lucken montre comment, à partir de ces expériences douloureuses, naît une réflexion difficile sur «la possibilité et les conditions de la liberté individuelle du sujet dans une société donnée» (NM, p. 174). Le récit des activités de Nakai pour le renouveau culturel de Hiroshima après la guerre, de son engagement dans le mouvement pacifiste, de son activité décisive au poste de vice-président de la toute nouvelle Bibliothèque de la Diète, permet de dégager l'«axe qui court entre la pensée, l'action et la communication» (NM, p. 203).

Si la figure de Nakai ne fut jamais une référence centrale de la vie intellectuelle japonaise, elle n'en fut pas moins essentielle pour de nombreux intellectuels et artistes des années 1960¹⁴. Sans doute cela tient-il d'abord à sa dimension de «refus» des «sanctuaires, hypostases, identités closes, structures anhistoriques» (NM, p. 220) – ce refus que Souyri met lui aussi en valeur.

L'ouvrage élégant, richement illustré, est le fruit d'une recherche originale. Sa composition est subtile, parfois déroutante. Il faut aussi en souligner la dimension polémique. Sans se livrer à aucune surenchère rhétorique, Lucken se démarque nettement de plusieurs autorités souvent citées comme des références à propos de la civilisation japonaise¹⁵. Il souligne ainsi, contrairement au Maurice Pinget de *La Mort volontaire au Japon* (1984), que la fascination pour le suicide de certains intellectuels japonais s'explique mieux si on la situe dans une perspective historique, celle du romantisme, que dans le cadre d'une histoire

13. M. Lucken, *Les Japonais et la Guerre*, Paris, Fayard, 2013.

14. Voir, dans le présent numéro, l'article de Michael Lucken sur l'ouvrage de Mathieu Capel.

15. M. Lucken, *Les Fleurs artificielles*, Paris, Presses de l'Inalco, 2016.

locale du suicide. Il se démarque nettement de l'ensemble de la démarche d'Augustin Berque qui, dans une descendance heideggérienne, vise à fonder une mésologie. Il critique aussi l'«essentialisme de la non-clôture» d'un Inaga Shigemi. Ce faisant, il tente de faire sortir les études japonologiques françaises d'un certain ronronnement positiviste érudit pour les faire accéder à un véritable espace critique.

*

Grâce à Pierre-François Souyri et à Michael Lucken, notre connaissance de l'histoire des idées du Japon moderne progresse significativement, mais plus largement encore la manière de considérer l'histoire du Japon dans son ensemble, de se situer par rapport à l'archipel.

Tous deux envisagent le Japon comme «une société complexe et multiple inscrite dans une historicité elle-même mouvante, jamais figée», écrit Souyri (*MO*, p. 443). Ils refusent ainsi cette «logique du sang» que dénonçait Nakai. Ils ne nient pas l'existence d'une culture japonaise, bien évidemment, mais ils ne considèrent pas celle-ci comme une totalité fermée qui nous serait totalement extérieure. Elle est pour eux un répertoire, non un déterminisme.

C'est ainsi, selon les termes mêmes de Lucken, qu'ils essaient de penser «un ailleurs qui puisse faire sens comme étant d'ici» (*NM*, p. 224).

Emmanuel LOZERAND